

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

O mon Dieu, Trinité que j'adore
(En guise de liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 211-221

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

O
mon Dieu,
Trinité
que
j'adore...



« Il me semble qu'au ciel, ma mission sera d'attirer les âmes en les aidant à sortir d'elles pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux, et de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en Lui-même » (Lettre 335).

Le 25 novembre, l'Eglise vient de proposer à notre attention croyante une jeune carmélite de Dijon, Elisabeth Catez, en religion Sœur Elisabeth de la Trinité. Elle nous invite à scruter le message qui se dégage de l'existence et des écrits de cette religieuse, décédée le 9 novembre 1906, à l'âge de 26 ans, après cinq ans seulement de vie monastique. Un message simple et profond, un témoignage fraternel que nous croyons fort adapté aux nécessités de notre temps.

Le Paradis, ici et maintenant

Le sensationnel et le miraculeux ne trouvent guère de place dans la vie d'Elisabeth. Le lecteur de ses œuvres¹ est pourtant très rapidement saisi par l'atmosphère d'intensité exceptionnelle et d'unité qui s'en dégage. Tout part et le ramène vers ce centre incomparable : le cœur d'Elisabeth. Car il n'est pas de doute possible : le lieu propre de cette courte existence est bien le cœur, ce foyer libre, pensant et aimant que toute la Bible nous invite à reconnaître comme le sanctuaire de la personne, l'inviolable retraite où se scelle, selon Jérémie et Ezéchiel, l'alliance nouvelle et définitive entre Dieu et les hommes.

*Depuis très tôt, Elisabeth a pris au sérieux le réalisme de son baptême (Ga 3, 27 et ss. reviennent souvent sous sa plume). Elle s'est sue « visitée » par le Dieu vivant. A son tour, elle s'est portée, passionnément et amoureuxment, à la rencontre de ce Dieu aimé et saint. Aussi, entre elle et Dieu, il n'est pas exagéré de dire que s'est instauré **un service permanent d'hospitalité réciproque**. Du reste, ses écrits nous ont conservé l'écho indubitable d'heures d'intimité exceptionnelle, durant lesquelles la proximité de Dieu fut certainement expérimentée de façon irrécusable. Nous montrerons les traces de telles heures dans sa prière à la Trinité.*

Aussi, quand Elisabeth répète à ses correspondants que le Paradis commence ici et maintenant, elle leur communique simplement l'unique et essentielle découverte de sa vie, le contenu le plus personnel de son expérience de foi et d'amour. Or, à une époque qui nous voit vivre si souvent à la périphérie de nous-mêmes, étrangers à toute vie intérieure et si oublieux à l'égard d'un Dieu amoureux présent à notre histoire, le témoignage d'Elisabeth peut être, pour beaucoup, une révélation toute neuve, la voix d'une sœur qui les convie à une joie durable.

« Mes Trois » : un foyer de Présence

Elisabeth nous ouvre les portes de l'intériorité et de l'absolu. Mais d'autres itinéraires spirituels peuvent le faire aussi. Elle nous apporte davantage. Elle donne un visage à cet absolu. Ce Dieu qui est toute sa « béatitude », cette

¹ Fort bien éditées et commentées par le Père Conrad de Meester : Elisabeth de la Trinité, *J'ai trouvé Dieu*, I a, I b, II, Cerf, Paris, 1979 et 1980.

« immensité » en laquelle elle aime à se perdre, n'a rien d'un infini anonyme. Il suffit d'écouter vibrer sa voix quand elle nomme Dieu « **Mes Trois** », pour comprendre que chez elle la Trinité n'est pas une désignation de Dieu abstraite et froide, qu'il s'agit au contraire du Dieu vivant et saint, de la Présence brûlante qui unifie toute l'Écriture : le Père, le Fils et l'Esprit.

S'il en est ainsi, c'est que, dirait Pascal, le Dieu d'Elisabeth n'est pas celui des philosophes et des savants, mais celui qui s'est révélé à elle tout au long de son livre préféré : « l'âme du Christ » qui lui « livre tous les secrets du Père qui est aux cieux » (Notes intimes, 12). Chez elle, la communion avec le Dieu trois fois saint est indissociable de son indicible intimité avec Jésus Christ et sa Parole.

C'est pourquoi, à tous ceux qui prennent les écrits et l'exemple d'Elisabeth comme guide dans leur quête de Dieu, seront évités bien des détours décevants (par les mystiques de l'Inde, de la Chine, par exemple).

A l'école de l'Écriture et de saint Paul

On a dit parfois de manière simpliste qu'avant le renouveau biblique les catholiques ne lisaient pas l'Écriture. Elisabeth s'inscrit en faux contre de telles allégations. L'Écriture et, ce qui se comprend fort bien chez cette fille passionnée, ardente et pressée, surtout les épîtres de saint Paul constituent sa nourriture permanente, **sa demeure littéraire et théologique**. Chez elle, les citations de la Bible ne sont jamais prétexte ou décor pieux : l'Écriture est à l'origine même de ses paroles, elle est au cœur de sa réflexion et de sa prière. Toute sa vie consciente en est fécondée. A ce titre, quel modèle elle offre aux théologiens, aux catéchistes, à tous les chrétiens !

Un message universel

Il y a quelque chose de paradoxal dans la spiritualité d'Elisabeth. D'une part, elle est une authentique fille du Carmel. Ses allusions si fréquentes aux œuvres de saint Jean de la Croix ou à celles de Thérèse de Lisieux suffiraient à nous le prouver. Mais, d'autre part, ses correspondants sont en majorité des laïcs (40 sur 59 correspondants connus) et la voie spirituelle qu'elle leur propose ne diffère en rien d'essentiel de la sienne. On sent que pour elle, il

n'y a qu'une voie chrétienne. Et cela, croyons-nous, elle l'a appris surtout de saint Paul, son maître par excellence. Aussi, comme saint Paul, elle ne cesse de nous dire que le chrétien est appelé à la sainteté, puisqu'il a revêtu le Christ.

En hommage à cette sainte moderne, nous voudrions lire avec vous, lecteurs des Echos, la célèbre prière qu'elle adressait à la Trinité.

Quand Elisabeth prie

Le 21 novembre 1904, deux ans avant sa mort, Elisabeth écrivit une admirable prière à la Trinité. Elle la rédigeait en conclusion d'une retraite spirituelle de huit jours et elle la datait du jour de la Présentation au Temple.

Sans en donner un commentaire autorisé², nous voudrions accompagner chaque paragraphe de quelques notes, pour en souligner la simplicité et la profondeur théologique. Pour plus de clarté, nous divisons la prière en quatre strophes évidentes et chaque strophe en paragraphes, quand nous le jugeons utile.

I, a) O mon Dieu, Trinité que j'adore,
aidez-moi à m'oublier entièrement
pour m'établir en vous, immobile et paisible
comme si déjà mon âme était dans l'éternité.
Que rien ne puisse troubler ma paix,
ni me faire sortir de vous, ô mon immuable,
mais que chaque minute m'emporte plus loin
dans la profondeur de votre Mystère.

*En véritable amoureuse, Elisabeth définit fort bien l'adoration : « une extase de l'amour » (Dernière retraite, huitième jour). Laissons-nous guider par ce terme d'extase et soyons sensibles au **mouvement** qu'il suggère. En effet, dès qu'Elisabeth évoque avec lyrisme la Présence aimée (« O mon Dieu, Trinité... »), elle est gagnée par le désir et le dynamisme de la quête amoureuse. Elle veut rejoindre l'Aimé.*

² On trouvera des notes précieuses dans l'édition du Père C. de Meester, *op. cit.*, II, pp. 125-131.

Trois verbes accompagnent ce mouvement d'Elisabeth vers son Dieu : le verbe « **oublier** » qui marque le point d'arrachement et de départ. Elle doit se quitter elle-même. Celui de « **s'établir** » qui indique le but et le point d'arrivée souhaité, son lieu d'éternité. Enfin le verbe « **emporter** » qui voudrait prolonger sans fin cet élan d'amour.

Avec ces trois verbes, Elisabeth a déjà dessiné la trajectoire de toute vie spirituelle. Elle a balisé le chemin vers Dieu. Car elle en est consciente : il n'y a pas de vie chrétienne sans **oubli de soi**. Écoutons-la, dans une lettre écrite un an après la rédaction de notre prière : « Je crois que le secret de la paix et du bonheur, c'est de s'oublier, de se désoccuper de soi-même » et plus loin : « Cela vous paraît peut-être difficile de vous oublier. Ne vous en préoccupez pas ; si vous saviez comme cela est simple... Je vais vous donner mon " secret " : pensez à ce Dieu qui habite en vous, dont vous êtes le temple ; c'est saint Paul qui parle ainsi, nous pouvons le croire. Petit à petit l'âme s'habitue à vivre en sa douce compagnie, elle comprend qu'elle porte en elle un petit Ciel où le Dieu d'amour a fixé son séjour » (Lettre 249, novembre 1905).

Si elle se quitte c'est pour **s'établir** en Dieu, pour entrer dès maintenant dans le ciel. Là est tout son secret : la communion avec Dieu peut être réalisée dès cette terre. Mais Elisabeth a l'intuition que ce verbe « établir » ne doit pas marquer la fin de son mouvement d'amour. C'est pourquoi elle ajoute le verbe « **emporter** ». Chaque minute doit renouveler le dynamisme de son élan.

I, b) Pacifiez mon âme,
faites-en votre ciel,
votre demeure aimée
et le lieu de votre repos.

L'amour porte vers l'Aimé. Mais l'amour désire avec véhémence le mouvement réciproque : la venue de l'Aimé. C'est pourquoi, dans la prière d'Elisabeth, le mouvement s'inverse brusquement. Elle veut aller vers Dieu de toute sa jeunesse, mais que Dieu vienne à elle sans tarder. Elle veut s'établir en Dieu, que Dieu s'établisse en elle. Et les mots se pressent pour exprimer ce désir : que son âme devienne « ciel », « demeure aimée », « lieu de repos ».

Cette accumulation de termes nous permet de souligner une des caractéristiques littéraires majeures de cette prière : la tendance à la répétition, à l'usage

de termes synonymes, nous dirions plus techniquement la tendance constante à **l'anaphore**. Deux raisons nous semblent avoir suggéré à Elisabeth l'emploi d'un tel procédé stylistique.

Une raison subjective : le lyrisme amoureux et la passion intérieure ont toujours suggéré aux amoureux une multitude de paroles. Or Elisabeth est une grandeoureuse. C'est pourquoi elle se complait dans la litanie.

Une raison objective et théologique ensuite. Quand il doit exprimer les réalités les plus profondes de nos existences et surtout de la foi, le langage humain s'avoue incompétent et inadéquat. Par la multiplication des termes, il est possible de pallier quelque peu cette insuffisance fondamentale. Plusieurs termes (à portée métaphorique ou symbolique) pointent alors vers le mystère que l'auteur veut exprimer ou simplement évoquer. Or, nous le constaterons, dans cette prière, Elisabeth veut constamment exprimer l'ineffable. Ne pouvant le faire de manière directe, elle prend la voie de l'anaphore et de la suggestion... Soyons donc avertis : dès qu'Elisabeth utilise une grappe de mots (en disposition anaphorique) notre regard doit dépasser chaque terme et se porter vers l'indicible qu'elle veut nous communiquer.

*Mais revenons à notre paragraphe. Nous comprenons mieux l'intensité du désir qui habite Elisabeth. Que Dieu trouve en elle son **ciel**, au-delà de tous les changements de la terre, voilà qui est bien théologique. Mais qu'il y établisse sa **demeure aimée** et voilà que nous pensons à l'habitation familiale, à la vie d'un couple et à une communauté durable. Que Dieu y goûte enfin son **repos** : n'est-ce pas le désir de toute amoureuse ? que l'être aimé trouve en elle son repos, le bien-être de l'abandon et de la confiance ?*

- I, c) Que je ne vous y laisse jamais seul,
mais que je sois là,
tout entière,
tout éveillée en ma foi,
tout adorante,
toute livrée à votre Action créatrice.

Nous avons dit que les écrits d'Elisabeth évoquent parfois, de façon furtive et discrète, l'émotion d'une union déjà goûtée, la saveur de l'éternité déjà entrevue. Ici les deux petits termes « y » et « là » évoquent de tels instants. Le mouvement y est aboli, la plénitude présente. Elisabeth le sait dans la

vigueur de sa foi : Dieu est là. Dieu se donne. La Trinité trouve ses délices avec une fille des hommes ! Mais on dirait qu'alors Elisabeth s'affole, qu'elle prend peur. Non d'une peur négative, mais de cette crainte amoureuse qui habite tout cœur qui aime vraiment, la crainte de décevoir l'Aimé. Sa fidélité elle-même doit être un don de la grâce. D'où la naissance de cette litanie anaphorique, avec la véhémence de ce « **tout** » quatre fois répété. Elle veut être là, tout entière, sans distraction ni partage ; tout éveillée dans sa foi, comme si elle voyait l'invisible (et tant pis pour ses nuits sensibles) ; elle veut être tout adorante et livrée, au point qu'il n'y ait en elle ni reprise ni retour possible. A ce moment-là, Elisabeth en prend conscience : tout en elle est don, c'est de l'amour créateur qu'elle se reçoit, c'est par l'amour qu'elle peut se livrer sans restriction.

II, a) O mon Christ aimé, crucifié par amour,
je voudrais être une épouse pour votre Cœur,
je voudrais vous couvrir de gloire,
je voudrais vous aimer... jusqu'à en mourir !

Après la strophe de la quête amoureuse et de l'union ineffable déjà inaugurée, voici celle de l'**Epoux**.

Elle commence par l'émotion. Comme saint Paul (« il m'a aimé et s'est livré pour moi », Ga 2, 20), Elisabeth reçoit en plein cœur la provocation d'amour du crucifié. Elle sait qu'elle sera toujours devancée en amour et en don. D'où l'intensité du « **mon** » qui n'a rien d'égoïste mais qui souligne éloquemment à quel niveau de profondeur le discours de la Croix a été entendu.

En réponse à Celui qui l'a aimée... à en mourir, Elisabeth place en crescendo les termes d'une nouvelle litanie anaphorique, bien féminine celle-ci. Ce qu'elle voudrait être ? Rien de moins qu'une **épouse**. En 1902 déjà, Elisabeth avait développé ce que ce terme d'« épouse » évoquait en elle. Voici quelques lignes de sa méditation : « Etre épouse... c'est l'expression de tout un mystère de similitude et d'union... C'est le Christ se faisant tout nôtre, et nous devenant " toute sienne "... C'est se reposer de tout en Lui, et lui permettre de se reposer de tout en notre âme... C'est ne plus savoir qu'aimer ; aimer en adorant, aimer en réparant, aimer en priant, en demandant, en s'oubliant ; aimer toujours sous toutes les formes... Etre épouse, c'est avoir les yeux dans les siens, la pensée hantée par Lui, le cœur tout pris, tout envahi... » (Notes intimes, 13).

*Ce qu'elle voudrait encore ? c'est couvrir son Epoux de gloire. Nous savons que par vocation personnelle elle avait compris qu'elle devait être « louange de gloire ». Enfin au sommet de sa déclaration d'amour, elle ne trouve, comme tous les amoureux du monde, que le verbe **aimer** : « je voudrais vous aimer... jusqu'à en mourir » ! Ayant tout reçu, Elisabeth veut tout donner.*

II, b) Mais je sens mon impuissance
et je vous demande de me " revêtir de vous-même ",
d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre âme,
de me submerger,
de m'envahir,
de vous substituer à moi,
afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie.

Mais... il y a un « mais », tant qu'Elisabeth chemine, solidaire d'un monde pécheur, sur une route de la terre, dans la faiblesse et la foi. Et si le plan de Dieu n'était pas ce qu'il est en Jésus Christ, Elisabeth serait la plus malheureuse des filles. Son impuissance pourrait la conduire au désespoir. Seulement, son maître saint Paul le lui a appris : ce qui est impossible à réaliser par des œuvres humaines, ne l'est pas pour l'Epoux lui-même s'il intervient en faveur de sa petite épouse croyante. Il suffit pour cela qu'elle accueille avec foi la transformation que son baptême a entreprise en elle. C'est pourquoi sa nouvelle litanie anaphorique s'inspire directement des textes baptismaux de saint Paul (Ga 3 et Rm 6). Ce qu'elle demande, c'est bien de mourir avec le Christ, de le revêtir, Lui, de ressusciter avec Lui, afin qu'Elisabeth ne vive plus, mais que le Christ vive en elle.

II, c) Venez en moi comme Adorateur,
comme Réparateur,
et comme Sauveur.

L'identification baptismale dont il est question dans le paragraphe précédent aurait pu conduire Elisabeth à une jouissance intimiste, son Bien-Aimé étant à elle et elle à son Bien-Aimé. Seulement, son expérience du Christ est trop marquée par saint Paul, pour qu'elle oublie un seul instant l'œuvre du Christ. Alors l'expression atteint un véritable sommet.

*En elle, le Christ doit continuer son **adoration** du Père, son extase d'amour. En elle, il doit se montrer **Réparateur**, c'est-à-dire dans le langage d'Elisabeth, qu'il doit apporter au Père la seule satisfaction attendue : une réponse d'amour en réponse à l'amour créateur. Le Christ doit enfin continuer en elle son œuvre sacerdotale de **Sauveur**, arrachant les enfants de son Père à l'impasse du péché et de la mort.*

II, d) O Verbe éternel, Parole de mon Dieu,
je veux passer ma vie à vous écouter,
je veux me faire tout enseignable,
afin d'apprendre tout de vous.
Puis à travers toutes les nuits,
tous les vides,
toutes les impuissances,
je veux vous fixer toujours,
et demeurer sous votre grande lumière ;
ô mon Astre aimé,
fascinez-moi
pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement.

Un souhait majeur a été exprimé : que l'Époux vive et agisse en elle. Reste l'épreuve de la fidélité. Il faut qu'Elisabeth demeure disciple. Mais « écouter », se faire « tout enseignable », tout « apprendre » du Verbe de Dieu n'est-ce pas l'attitude parfaite du vrai partenaire d'alliance, l'attitude suggérée tout au long du Deutéronome, inculquée à grands frais par les prophètes ? n'est-ce pas l'attitude vécue par Jésus à l'égard de son Père, celle de Marie aux pieds de Jésus, l'attitude que Paul nomme « l'obéissance de la foi » ?

Si elle est disciple à ce point, plus rien ne pourra l'éloigner du Christ : ni les nuits, ni les vides, ni les impuissances (trois termes qui pourraient bien être des confidences d'Elisabeth sur certaines réalités de sa vie de foi). A la fin de ce paragraphe et peut-être influencée par Thérèse de Lisieux, Elisabeth devient poète. Elle évoque discrètement une image aimée des mystiques, celle du papillon fasciné par la lumière de la chandelle. Qu'elle demeure dans le halo de son « Astre aimé », captive de la lumière et de l'amour.

III, a) O Feu consumant, Esprit d'amour,
" survenez en moi ",
afin qu'il se fasse en mon âme comme une incarnation du Verbe :
que je Lui sois une humanité de surcroît
en laquelle il renouvelle tout son Mystère.

Dans cette strophe, l'audace d'Elisabeth est à son comble. Elle sait que l'Esprit n'invente rien de lui-même, qu'il continue l'œuvre du Christ Aussi n'hésite-t-elle pas à demander (rien de moins !) une réédition de l'Annonciation. Comme l'Esprit est « survenu en Marie » (traduction de Lc 1, 35, d'après la traduction de l'époque), elle souhaite qu'il survienne en elle. Alors le Christ trouvera en elle une nouvelle humanité ou plutôt un nouveau relais vivant, afin de poursuivre son mystère de salut. N'est-ce pas demander à l'Esprit ce qu'elle avait demandé (2^e strophe) au Christ lui-même ?

III, b) Et vous, ô Père,
penchez-vous vers votre pauvre petite créature,
" couvrez-la de votre ombre ",
ne voyez en elle que le Bien-Aimé
" en lequel vous avez mis toutes vos complaisances ".

Elisabeth n'en est pas à un acte d'audace près. Après avoir demandé une nouvelle Annonciation, voici qu'elle sollicite du Père la répétition de la Transfiguration. Comment, si elle est « une humanité de surcroît », le Père ne verrait-il pas en elle la présence du Bien-Aimé qui fait toute sa joie ?

IV O mes Trois,
mon Tout,
ma Béatitude, Solitude infinie,
Immensité où je me perds,
je me livre à vous comme une proie.
Ensevelissez-vous en moi
pour que je m'ensevelisse en vous,
en attendant d'aller contempler dans votre lumière
l'abîme de vos grandeurs.

Elisabeth termine sa prière par une strophe d'inclusion, faite d'exclamations et de louange.

Nous noterons la véhémence contenue dans l'image de la « proie ». Dieu est amour et il est en quête de l'homme. Or, une image tirée du vocabulaire de la chasse s'est présentée à Elisabeth pour exprimer la violence de cet amour.

Cette image de la « proie » est encore dépassée par celle, vraiment ultime, de l'ensevelissement. Quand l'inhabitation réciproque d'amour devient un

« envelement réciproque », le langage humain n'a rien à ajouter. Car il n'y a rien au-delà de cette mort d'amour... sinon la lumière de la résurrection et la contemplation sans voile.

Faut-il prendre peur devant la profondeur de notre vie chrétienne ? Non, car Elisabeth, en parfaite disciple de saint Paul, nous l'assure : si nous reconnaissons notre impuissance, nous pouvons tout attendre de l'œuvre créatrice, rédemptrice, sanctificatrice de notre Dieu, nous pouvons tout attendre de « nos Trois ».

Grégoire Rouiller